



*Sherry Simon, “Villes en traduction.  
Calcutta, Trieste, Barcelone et Montréal”, trad. Pierrot Lambert,  
Montréal, Les Presses de l’Université de Montréal 2013 (2012), 274 p.  
ISBN 978-2-7606-3223-3*

*Villes en traduction. Calcutta, Trieste, Barcelone et Montréal*, ouvrage de Sherry Simon paru en 2012 en anglais et en 2013 dans la traduction française, propose une analyse approfondie du rôle de la traduction dans les cités multilingues. Simon place sa réflexion sous l’enseigne d’Hermès, dieu des passages, figure de traducteur par excellence, qui permet d’établir le lien entre l’espace urbain et la traduction. Cette dernière est entendue comme une démarche de médiation ouvrant les possibilités de compréhension entre les langues et les cultures qui se rencontrent dans ces lieux d’intersection que sont les « villes en traduction ». Simon s’intéresse aux espaces de négociation entre les langues ainsi qu’au rôle de la traduction dans la création de ces espaces et dans la formation de la modernité littéraire.

Dans le premier chapitre, « Monter le volume de la traduction dans la ville », Simon pose les fondements de sa réflexion en interrogeant les particularités linguistiques et culturelles des villes multilingues. Les quatre villes qu’elle propose d’étudier, Calcutta, Trieste, Barcelone et Montréal, se ressemblent non seulement par leur caractère multilingue, mais aussi en tant que « villes traductionnelles » – espaces urbains où le plurilinguisme et la rencontre des cultures donnent place à des pratiques variées de traduction. Les villes évoquées par Simon sont des « villes doubles » qui se caractérisent par la présence de deux communautés linguistiques. La dualité linguistique et culturelle vient de la rencontre de deux langues et des identités qu’elles expriment : l’anglais et le français à Montréal, l’espagnol et le catalan à Barcelone, l’anglais et le bengali à Calcutta, l’allemand et l’italien à Trieste. Cette rencontre exprime souvent un affrontement entre une langue vernaculaire et une langue véhiculaire et relève des configurations historiques différentes où, à côté des villes marquées par le colonialisme (Calcutta et Montréal), il y a des villes dont le plurilinguisme vient de leur emplacement

dans des zones frontalières (Trieste et Barcelone). Ce qui unit ces quatre villes, c'est la « culture traductionnelle » (p. 33). La traduction constitue un phénomène spécifique dans la mesure où les deux langues ne sont pas complètement étrangères. La traduction devient dès lors une négociation entre les cultures qui voisinent dans un même espace urbain et elle fait appel à des pratiques d'écriture désignée ici comme « écriture traductionnelle ».

Simon distingue deux stratégies sur lesquelles peut s'appuyer la traduction dans les villes doubles : la « distanciation » qui confirme les singularités de chaque communauté linguistique, et où l'insistance est mise sur la différence, et le « dépassement » qui désigne des pratiques (l'autotraduction, la réécriture, la transmigration) permettant le dialogue entre les cultures, les langues et les traditions littéraires. Le « dépassement » contribue le plus manifestement au renouveau culturel. En ce sens, la traduction est interrogée comme une pratique au service de la modernité – là où la coexistence des langues et des cultures favorise l'appréciation de la différence et l'émergence de nouvelles formes d'expression. Dans ce chapitre, Simon insiste également sur le rôle de « langues tierces » qui fonctionnent dans des « espaces tiers » comme « langues mixtes qui troublent les régimes normatifs de traduction » (p. 37), comme c'est le cas des quartiers immigrants à Montréal qui échappent à la seule dualité français vs anglais. Ces « espaces tiers » sont susceptibles de créer un « potentiel de désordre » (p. 37), c'est-à-dire une identité hybride et plurilingue qui bouleverse les divisions.

Dans les chapitres suivants, Sherry Simon passe à des analyses détaillées de chaque ville en choisissant quelques personnages littéraires et réellement existant pour illustrer le statut et le rôle du traducteur (qui est souvent écrivain) dans la culture de ces villes. Dans le second chapitre, « La Calcutta du XIX<sup>e</sup> siècle : la cité de la Renaissance », l'image de la ville indienne de l'époque est marquée à la fois par des séparations et des interconnexions entre la culture des colonisés et des colonisateurs. La division entre la « ville noire » (indienne) et la « ville blanche » (britannique) a façonné la topographie urbaine ainsi que l'imaginaire des écrivains. La dualité de l'espace et de la culture a favorisé l'apparition des structures de médiation et des formes d'expression hybrides. Si la traduction vers l'anglais s'inscrit plutôt dans la stratégie de la « distanciation », celle vers le bengali est devenue une pratique de « dépassement » qui a contribué à l'émergence de la modernité littéraire.

Simon interroge le rôle de la traduction dans la Renaissance bengalie du XIX<sup>e</sup> siècle en évoquant quatre « médiateurs culturels » : Herasim Lebedeff, avec son projet de traduction des œuvres théâtrales européennes en langue vernaculaire indienne ; James Long, missionnaire protestant dont les traductions relèvent, comme celles de Lebedeff, de l'adaptation et du « dépassement », et qui veut transmettre aux Indiens les valeurs chrétiennes en insistant sur les espaces communs ; Toru Dutt, traductrice du français vers l'anglais, qui initie les échanges entre la culture française et bengale ; et, enfin Bankimchandra Chatterjee qui prolonge ces pratiques de médiation en introduisant le genre romanesque

dans la littérature bengalie par ses autotraductions de l'anglais. En insistant sur les origines traductionnelles de ce nouveau genre littéraire, la critique propose de considérer la rencontre coloniale comme mise en contact de deux systèmes de signification, propice à la création de nouvelles formes culturelles.

Le plurilinguisme de Trieste des années 1719–1918, discuté dans le troisième chapitre, « Trieste dans l'empire des Habsbourg : l'angoisse à la frontière », vient de l'emplacement de la cité austro-hongroise à l'intersection entre la zone d'influence de l'empire des Habsbourg, de la culture italienne et du monde slave. Le caractère polyglotte de la ville où se croisent l'allemand (langue officielle de l'autorité), le slovène et le croate (langues de l'espace privé), le toscan (langue de la culture) et le dialecte triestin (langue de la vie quotidienne) disparaîtra avec la chute de l'empire. Simon décrit la ville de Trieste comme une sorte d'« interzone » et une « porte d'entrée » pour la culture germaniques en Italie. Italo Svevo, écrivain mais aussi traducteur, sert ici d'exemple de médiateur entre la culture italienne et allemande. Son œuvre est révélatrice des conditions d'écriture dans la situation d'inconfort linguistique et dans l'espace de traduction qu'est une ville double. Le caractère traductionnel de l'écriture de Svevo vient de la difficulté à posséder pleinement une langue littéraire, son italien étant marqué par les interférences linguistiques de l'allemand. Simon souligne que cette langue ainsi que les références intellectuelles de Svevo, font de lui une figure typiquement triestine qui le situe dans la tradition des traducteurs polyglottes de cette ville frontalière. D'origine juif, l'écrivain s'inscrit dans le plurilinguisme caractéristique pour la communauté juive de Trieste qui disparaîtra avec la montée du fascisme. Suite à la fin de l'empire, les conditions de traduction changent et la ville voit se creuser le fossé entre les communautés et leurs univers imaginaires pour retrouver de nouveau sa diversité à la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

Le quatrième chapitre, « Barcelone : le miroir fissuré de l'autotraduction », présente cette ville espagnole comme une ville divisée, géographiquement et linguistiquement, entre le catalan et le castillan, deux langues romanes séparées par des traditions et des histoires littéraires. À la différence de Montréal où chaque communauté se raconte dans sa langue, à Barcelone l'autotraduction permet de rendre compte de l'expérience de l'autre communauté en faisant de la ville un « espace de réalités superposées » (p. 154). Les pratiques d'autotraduction et la présence de la figure du double dans la fiction distinguent Barcelone des autres « villes en traduction ». Simon souligne le rôle de la traduction dans la formation de l'identité et de la littérature catalanes. L'œuvre de Carme Riera, écrivaine catalane qui s'autotraduit en espagnol en écrivant deux versions du même texte, illustre bien le dédoublement de l'autotraduction.

Le cinquième chapitre, « Montréal : le tiers espace » présente Montréal comme une ville où la traduction fait partie des pratiques quotidiennes. Ce qui distingue Montréal des autres cités traductionnelles, c'est son caractère cosmopolite de « ville de métissage ». L'expérience linguistique montréalaise est marquée par

l'interaction constante entre le français et l'anglais, mais aussi par la présence des autres voix issues de l'immigration. Les anciennes divisions de l'espace selon les langues pratiquées (l'anglais et le français) se trouvent par conséquent dépassées et la topographie linguistique se diversifie à la faveur d'un « tiers espace », occupé par les artistes et les immigrants. Simon analyse les transformations de cet espace depuis les années 1940 où, à Montréal, trois modernités coexistent dans un isolement apparent. La « modernity » de langue anglaise, la « modernité » francophone des « Automatistes » et le « modernismus » yiddish, ancrés dans des espaces urbains et culturels séparés, établissent des connexions par différents modes de traduction. La traduction entre les communautés anglophone et francophone s'inscrit dans les pratiques de la « distanciation » (p.ex. Frank Scott, traducteur de la poésie d'Anne Hébert). Par contre, les traductions entreprises dans le cadre du mouvement de la modernité yiddish illustrent la stratégie du « dépassement ». À partir des années 1980, les traductions du yiddish se font surtout vers le français. De nouvelles relations sont ainsi créées qui mettent en relief les similitudes entre les communautés juive et canadienne-française. En guise d'exemple de la stratégie du « dépassement », Simon évoque les traductions de l'œuvre de Leonard Cohen vers le français par Michel Garneau. La problématique langagière est observable aussi dans le dispositif urbain montréalais : le boulevard Saint-Laurent, ancienne ligne de partage entre les populations anglaise et française, deviendra le centre de la culture immigrante qui propose une réinterprétation de l'espace urbain. L'apparition des espaces intermédiaires font de Montréal une « riche zone d'activité traductionnelle ».

Dans le dernier chapitre en guise de conclusion, « La cité de Babel », Simon insiste sur la précarité de la pluralité linguistique des villes multiculturelles et sur la nécessité de prendre en compte l'histoire et la mémoire qui conditionnent les relations entre les langues. La situation langagière des villes doubles reflète de plus en plus des rapports de force entre les langues. La diversité des villes est menacée par l'évolution vers une langue unique, sous l'influence des événements historiques. La chercheuse insiste aussi sur les changements des relations entre l'identité et la langue (les langues identitaires – le français à Montréal et le catalan à Barcelone – deviennent des langues civiques) et sur l'évolution des villes doubles sous l'influence des « espaces tiers ». C'est dans le contact avec des langues « tierces » des communautés diasporiques que Sherry Simon observe une nouvelle dynamique de l'activité traductionnelle qui se soustrait aux oppositions traditionnelles et échappe à la menace de l'homogénéité langagière. Grâce à l'autotraduction et la transmigration se tissent de nouveaux liens entre les langues et les cultures, favorisant l'émergence des identités hybrides et des formes nouvelles de la littérature.